

Pour un ministère de la culture

Jacques Godbout

Volume 9, Number 2 (50), March 1967

Un ministère de la culture?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29624ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Godbout, J. (1967). Pour un ministère de la culture. *Liberté*, 9(2), 3–24.

pour un ministère de la culture

Définissez vos termes. La culture, Monsieur, c'est tout ce qui n'est pas outil, c'est la façon de se servir des outils, la façon de se coiffer, de s'habiller, de manger, d'acheter, c'est en somme une gamme d'habitudes ou de relations que les hommes entretiennent avec le monde. Quand une civilisation est assez avancée, quand la transformation de la nature laisse des loisirs, la culture devient aussi ce que l'on écrit, ce que l'on joue, ce que l'on chante, ce que l'on danse. Il y a alors une culture primaire, partagée par tous, et une culture secondaire, dont le nombre d'adeptes dépend des progrès non pas de la culture, mais de la civilisation.

Aujourd'hui, tant au point de vue de la civilisation qu'à celui de la culture, le Québécois est hélas exclusivement un *consommateur*. Il consomme des produits manufacturés, civilisés, ailleurs. Il consomme tout autant une culture importée. Au niveau primaire cette culture lui vient des Etats-Unis, via l'Ontario. Au niveau secondaire le Québécois est schisphrène : il lit de la culture française et assimile des films américains.

C'est pourquoi d'ici dix ans, d'ici 1980 si l'on aime les chiffres ronds, le ministère de la Culture du Québec aura les dimensions du ministère de l'Education *ou le Québécois n'existera plus*. En 1980, les enfants qui iront faire leur première année scolaire en ce septembre centenaire auront alors vingt ans. La

civilisation que nous connaissons aura deux fois doublé sa technologie. A moins, donc, d'une guerre mondiale, les Québécois habiteront un monde où l'éclatement de la culture secondaire ne sera pas le moindre phénomène. Par ailleurs, si les Québécois, de 1967 à 1980, continuent de vivre dans une société de consommation de la culture des autres, le Québec sera alors un Mississippi de langue française. Il l'est presque déjà.

La plus grande erreur que répandent les économistes, et leurs vulgarisateurs (René Lévesque y compris) est qu'il faut être « maître chez nous » économiquement *avant* d'investir dans l'élaboration d'une culture secondaire québécoise. C'est méconnaître la psychologie des individus et des nations. La culture, c'est l'âme d'un peuple, et cette âme il en a besoin pour faire les révolutions économiques dont rêvent les technocrates. Sans âme le Québécois reste assis derrière sa table à la taverne. Soyez fiers, dit-on aux Québécois. Fiers de quoi ? De notre civilisation ? Il y a bien longtemps que les civilisations sont continentales et non plus nationales. De notre culture ? Regardez le budget du Ministère.

Et si ce Ministère avait 100 millions de dollars ? Ce ne serait pas énorme. La seule vente des livres, aux Etats-Unis, cette année, a rapporté plus de deux *billions* de dollars. Le géant américain dont les autoroutes nous impressionnent, dont l'industrie nous écrase, nous a toujours paru rassurant puisqu'il n'était pas *cultivé*... mais il a justement traversé le mur de la culture, sa civilisation technatomique lui a ouvert les portes de la société de l'affluence qui le mène à un individualisme cultivé comme le monde n'en a jamais encore connu. Déjà, l'américain moyen lit trois fois plus de livres que le français moyen.

Le modèle américain n'est pas à imiter; cependant, il faut y réfléchir, dans une perspective d'avenir, sachant ce qui se passe dans le pays le plus civilisé (se civiliser, c'est s'éloigner de la nature) et tentant de deviner ce que les 13 prochaines années nous annoncent.

1. la culture en 1967

Ainsi, grâce à un satellite placé sur orbite terrestre, à l'heure du souper, entre deux annonces de *Jello* à la banane et de *Crest*

qui diminue les caries, papa, maman, et les enfants verront bientôt *live*, des soldats américains descendre les échelles de corde d'hélicoptères en marche, déverser le napalm qui brûle, ils seront témoins des interrogatoires et des tortures, ils compteront les cadavres des leurs et ceux du Vietcong qu'on traîne par les pieds, ils assisteront aux bombardements à l'infra-rouge —, en somme sans danger, ils auront la guerre chez eux, comme s'ils y étaient.

Après ce petit tour d'horizon dans l'actualité vécue, dans la mort réelle, la télévision retournera à son utilisation actuelle, c'est-à-dire au music-hall ou à la fiction. Le music-hall tiendra le coup : les danseuses et les chansons sont une distraction bénie quand on a vu couler le sang des autres. Mais la fiction ? Pourrait-on longtemps encore prendre plaisir, après une incursion au Vietnam, à regarder deux cow-boys armés de colts, face à face, dans une rue en carton du farwest, se crier : *bang ! bang ! T'es mort*, à propos de la jolie rousse du café d'en face ou de l'exploitation d'une mine d'or ? Comment, quand la télévision, demain, par satellite, mettra à la portée de nos yeux le réel sous ses formes les plus tragiques, comment cet envahissement soudain du drame vécu va-t-il influencer les fictions auxquelles la civilisation d'hier nous avait habitués ?

Poser cette question c'est ouvrir, bien sûr, la porte à toutes les hypothèses. Mais c'est en même temps, parce que nous sommes des hommes qui vivons en période de transition accélérée entre deux civilisations, une question que nous ne pouvons éviter.

La civilisation technatomique qui a commencé de se répandre en 1945 n'a pas seulement changé nos outils et transformé nos habitudes de travail : elle a eu des répercussions étonnantes dans le monde de l'éducation, et plus grandes encore dans celui de la culture.

bier

Pendant les milliers d'années de la civilisation agricole, et pendant le court siècle de la civilisation industrielle, la culture se divisait, grosso modo, en deux tranches. La culture populaire, c'est-à-dire les habitudes de vie d'un peuple (dont on sait qu'elles évoluaient lentement) qui n'avait aucun autre moyen de diffusion

que celui de la guerre, des invasions, et, mais de manière très superficielle, du commerce. L'autre tranche, la culture de la classe dominante (de la cour) était l'expression de créateurs dont les oeuvres étaient achetées ou payées par cette unique classe qui avait un pouvoir d'achat, quand ce n'était pas un membre même de cette classe qui devenait, n'ayant pas à gagner sa vie et ayant hérité d'un certain talent, lui-même créateur.

Cela nous a donné la culture classique, les oeuvres du Moyen Age, celles de la Renaissance, les oeuvres romantiques, celles enfin du début du XXe siècle.

Autant la culture du peuple était primitive, autant celle de la caste qui avait temps et argent fût recherchée et somme toute atteignit-elle des sommets étonnants.

On codifia d'ailleurs l'expression de cette culture en arts dits classiques, en « expressions supérieures de la culture » : il y avait les beaux-arts, les arts lyriques et la littérature.

Aujourd'hui, tous ces arts ont été profondément transformés par la technologie de notre civilisation : ils le seront encore plus dans les dix prochaines années, à la fois par les performances des mass-média, mais aussi parce que, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, le peuple possède un véritable pouvoir d'achat et donc la culture populaire a pris la place prépondérante qu'occupait hier encore la culture de la cour⁽¹⁾.

Nous assistons, simultanément, à un renversement des valeurs et à une transformation radicale des valeurs renversées.

Il ne s'agit pas, il ne s'agit plus, de porter un jugement moral sur ce qui arrive à la culture, car ce jugement serait celui d'un homme dont les pieds traînent encore dans la civilisation d'hier et dont le coeur et l'esprit tentent de percer ce qui l'attend demain. Ce serait, en somme, un jugement « embrouillé », comme on dit des ondes de radio parfois, qu'elles sont embrouillées.

Il s'agit plutôt de faire un inventaire des transformations qu'ont subi les arts d'expression classique et de tenter ensuite de

(1) Cela sera moins vrai, aux U.S.A., dans cinq ans. Le marché de la culture secondaire totalise déjà 7 billions de dollars. L'an dernier, il y eut plus d'américains aux spectacles culturels qu'aux sports.

les situer dans la nouvelle échelle des valeurs qui s'est imposée peu à peu. Nous ferons cet inventaire comme s'il s'agissait d'établir les prémices d'une économie de la culture.

inventaire

De la peinture rupestre à celle de Degas, en passant par les tableaux de la Renaissance et sans oublier les images d'Epinal, de la sculpture nègre aux bronzes romantiques de Rodin, l'art plastique était un art naturaliste dont le principal souci restait une représentation de la réalité.

L'apparition de la photographie ébranla la peinture de cheval et au point où celle-ci, par réaction, systématisa les flous, les déformations, les détails, les exagérations.

Les derniers grands peintres sont de la génération des Braque, des Picasso et des Chagall. L'arrivée des vues animées, après celle de la photographie, fit basculer l'ensemble de l'effort de représentation des beaux-arts.

Ce qui pouvait arriver arriva : les peintres, ne sachant plus quel motif leur appartenait, dépossédés par le sel d'argent, choisirent peu à peu, comme sujet de leurs tableaux, la peinture elle-même.

Ce narcissisme s'appelait abstraction ou non-figuration, c'est selon ; la peinture en somme abandonnait l'image pour aller vers l'abstraction, de même la sculpture, c'est-à-dire commençait de se nier elle-même.

Ce suicide a donné lieu à des réussites magnifiques parfois, dans une veine romantique qui va de Kandinsky à Mathieu, ou dans une veine plus rigoureuse qui va de Mondrian aux intellectuels de l'op-art.

Bien sûr, les marchands de tableaux firent — et font toujours — comme si c'était là la seule transformation qui avait touché les Beaux-arts. Ils devront bientôt admettre que les moyens de reproduction en couleur, par exemple, la qualité même de ces reproductions qui souvent valent plus que l'original, puisque l'original voit ses couleurs se détériorer, va mettre à la portée de tout le monde, et non plus d'une classe possédante, le tableau qu'ils thésaurisent aujourd'hui encore comme exemplaire unique.

Un Boticelli, grandeur nature, vendu pour deux dollars dans un magasin à chaîne : c'est la fin d'une économie des beaux-arts où le marchand de tableaux régnait en maître, et donc la fin du travail artisanal, dans sa relation dialectique peintre-propriétaire de galerie.

La sculpture ne perd rien pour attendre, car les moyens de reproduction mécanique la rendront tout autant bien de consommation qu'un détersif pour la vaisselle.

Les Beaux-arts sont morts ? Oui, si on veut les regarder par rapport aux normes de la civilisation antérieure. Non, si l'on admet que les arts visuels aujourd'hui trouvent leur expression dynamique dans les magazines illustrés, les vitrines des grands magasins, les décors de cinéma, la publicité sous toutes ses formes.

C'est dans la direction d'un art populaire, c'est-à-dire d'un art pour le peuple qui a un pouvoir d'achat nouveau, que les beaux-arts deviennent valables. Et la qualité même de la publicité, aujourd'hui (se souvient-on que Toulouse-Lautrec faisait aussi des affiches de cabaret ?) qui a su absorber tout ce qu'avait inventé la peinture de chevalet afin de l'utiliser comme propulseur de consommation, est la seule consolation réelle qu'on doive s'offrir. Pourtant le peintre souvent cherche à se consoler autrement.

Les peintres exposent encore dans des galeries vides, les musées les rassurent, mais c'est qu'ils oublient que le musée c'est le catafalque, c'est la mort, c'est le souvenir et non la vie⁽²⁾.

Ceci dit, quand nous serons vraiment installés dans la civilisation des loisirs, peut-être verrons-nous réapparaître le peintre et le sculpteur, mais ce sera au bout d'une longue et patiente éducation, et ce peintre et ce sculpteur travailleront pour eux-mêmes, comme les peintres du dimanche aujourd'hui.

L'opéra, la musique, la danse et le théâtre n'ont pas été moins piétinés par cette révolution des techniques.

De l'opéra qu'il suffise de dire que cet essai d'art total, qui voulait intégrer le théâtre, la musique, la danse et la peinture,

(2) Et pourtant, aux U.S.A., les musées attirent des visiteurs comme seul le hockey ici le samedi soir. C'est que le musée est aussi *la mémoire*.

a bientôt cédé sa place au cinéma qui, lui, a conquis les foules. L'opéra était aussi un art de classe. Depuis cinquante ans, on écrit de moins en moins d'opéras, et le musée de l'opéra, c'est bien sûr le Metropolitan de New-York ou la Scala de Milan.

L'opéra a des apparences d'art populaire parfois, mais si l'on vérifie derrière ces apparences, l'on s'aperçoit assez vite que son public est vieillissant.

D'ailleurs, l'opéra est privilégié par les spectatrices, les hommes s'y ennuiant à mourir. Ce seul fait laisse à deviner de la décadence d'un art⁽³⁾.

De la musique il faut dire autre chose. Ce ne sont plus les rois qui entretiennent les vrais orchestres, ce sont les maisons d'édition de disque, les salles de danse, les postes de radio-télévision, les villes.

Ce que le nouveau pouvoir d'achat a affecté, de même que les moyens de reproduction musicale, c'est d'abord la salle de concert. Et ce seront bientôt les musiciens qui en feront les frais, bien que ceux-ci ont, par voie syndicale, réussi jusqu'à présent à protéger leur profession.

Car, à la limite, on n'aurait besoin, dans le monde entier, que de quelque cent musiciens : l'enregistrement, le disque, mettraient à la portée de tous la musique tonale.

L'apparition du ruban magnétique risque de transformer le monde de la musique car dans ce monde aussi l'artiste vit de ce qu'il peut vendre, en somme il vit des droits d'auteur qu'il touche pour chaque disque vendu, qu'il soit membre de l'orchestre de chambre de Montréal ou qu'il soit l'un des quatre beatles. On a vu des musiciens faire le piquet devant les discothèques. On les verra peut-être un jour faire le piquet devant chez soi, quand avec notre magnétophone nous aurons tous pris l'habitude d'enregistrer via la radio ou la télévision les pièces musicales désirées.

Personne ne pourra nous empêcher de nous « monter » une musicothèque complète pour le prix d'un enregistreur et du ruban

(3) Et pourtant, aux U.S.A., la proportion des mâles au concert, au théâtre, etc., est en augmentation. Elle se situerait, aujourd'hui, autour de 50% dans les arts vivants.

magnétique. Qu'arrivera-t-il, alors, des compositeurs surtout, et même des interprètes ? Le peuple aura là aussi, par ce biais, coupé la dernière expression d'une relation financière basée *sur le droit d'auteur*.

La musique survivra, bien sûr, et l'on assistera à des drôles de guerres, quand ce ne serait que le refus des compositeurs de diffuser leur oeuvre autrement que dans les salles. Mais le spectateur aura dans sa poche un enregistreur caché et un microphone dans sa bague. Ce système ne pourra longtemps durer.

Cependant, voulant traduire le monde dans lequel nous vivons, la musique est devenue « abstraite » d'un côté, se confiant entièrement aux mathématiques, ce qui permet d'entrevoir le jour où chacun d'entre nous aura son petit cerveau électronique lui composant sur demande une musique sérielle ou dodécaphonique. Du côté populaire, il est difficile de dire ce qui viendra après le yé-yé, mais de nouveaux sons apparaîtront, cela est prévu puisque la musique populaire est aussi un bien de consommation, sous forme de disque le plus souvent.

La codification du hit parade, d'ailleurs, n'est que l'expression ultime d'une culture dont le principe premier est le changement ou la mode. C'est ce qui rend la tâche d'émettre des hypothèses aussi difficile, puisque nous sortons à peine d'une civilisation qui, elle, croyait à la pérennité.

La danse, comme expression d'une culture populaire, vous la trouvez maintenant dans les sous-sols finis en bois pressé, ou dans les salles des clubs de nuit. Cette danse est vraie, primitive même, mais elle est déjà devenue un art pratiqué par tous, et le meilleur danseur de rock'n roll n'en fera pas un métier.

Les grands ballets canadiens de Winnipeg ou d'ailleurs sont à la danse ce que le musée est à la peinture : souvenir d'une époque où le *Lac des cygnes* pouvait ravir quelques soupirs à des gens qui vivaient dans un monde de profond ennui.

Du côté du *théâtre* ? Eh bien, du côté du théâtre, il y a aussi ce décalage entre la culture populaire et l'autre. Le cinéma et la télévision ont sûrement mis du plomb dans l'aile du théâtre. Et de voir des comédiens qui s'obstinent à parler fort, quand on a inventé le micro, cela peut porter au ridicule. Par contre, Marcel

Dubé réussit à communiquer avec la foule, et des pièces plus modernes, tel « Us » jouée présentement à Londres, qui vont chercher dans une sorte de découpage télé-visuel l'impact dramatique, semblent attirer les spectateurs.

Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que le cinéma a sûrement pris, dans les James Bond par exemple, de la meilleure tradition théâtrale tout en utilisant celle-ci dans un médium de communication massifié. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que le théâtre, tel qu'on l'a pratiqué—et tel qu'hélas on le pratique trop souvent encore — ne signifie plus beaucoup dans le monde aujourd'hui, monde où les mass-média ont utilisé ses données d'une part et où la fiction, d'autre part, commence d'être remise en question⁽⁴⁾.

Le théâtre a un répertoire classique copieux, mais ce répertoire est assez ennuyeux; il traite, par voie de dialogue ou de monologue de problèmes le plus souvent résolus, ou alors il le fait dans un langage que nous avons peine aujourd'hui à entendre.

Mais le théâtre ne s'est pas suicidé, et la technologie moderne n'ayant pas encore trouvé de moyens de la reproduire efficacement, on peut espérer un renouveau des formes et des fonds de la dramaturgie. Le théâtre appartient toujours au monde du spectacle⁽⁵⁾ et celui-ci commence à peine de s'organiser en rapport avec la culture des loisirs de masse. On sait que pour plusieurs compagnies américaines, le théâtre est un bien de consommation puisqu'elles offrent des billets et des voyages à New-York à leurs clients éventuels. Cela est marginal, mais significatif. Par contre, si le cinéma avait un peu dépeuplé les rangs des dramaturges pour en faire des scénaristes, la télévision, en quinze ans, a aussi consommé plus de dramaturges et de fictions que l'humanité entière n'en avait consommé jusqu'au milieu de notre siècle.

Mais le théâtre qui est parti du parvis des églises commence d'y retourner : aux U.S.A. on ne dit plus la messe, on la joue.

(4) Et pourtant, aux U.S.A., 20.000 troupes d'amateurs de théâtre montent 500.000 spectacles attirant 100 millions de spectateurs par année.

(5) Ce monde coûte cher parce qu'il ne peut s'automatiser : un comédien de 1967 ne dira pas plus rapidement un texte qu'il y a 50 ans. La productivité, en *performing arts*, d'un interprète est plafonnée contrairement à la productivité d'un ouvrier.

Et la consommation effrénée de fictions dramatiques ou cinématographiques à la télévision épuiserait bientôt le réservoir de l'originalité : l'ennui qui menace la télévision lui permettra peut-être de devenir l'outil rêvé des communications, des reportages,^(5a) cet ennui peut-être renverra-t-il le théâtre chez lui, et non en studio, de même qu'il est en voie de transformer la façon d'entrevoir la production cinématographique.

Dans ce beau monde nouveau de la prépondérance de la culture de masse et des mass-média, qu'en est-il de *la littérature* et de *l'écrivain* ?

Disons qu'il n'est pas d'écrivain qui ne se sente ridicule quand il accomplit son travail artisanal, crayon ou plume à la main ou dactylo au bout des doigts, lorgnant vers les piles de livres déjà écrits et les monceaux d'imprimés de toute sorte qui envahissent les librairies, les kiosques à journaux, les pharmacies, les magasins d'alimentation et même les stations service⁽⁶⁾.

De même que les artistes dans les autres arts d'expression, l'écrivain est soumis aux bouleversements de la culture, et tout aussi bien aux phénomènes technologiques. Ce fait est récent mais présent. Et en littérature française, André Gide est sûrement l'un des derniers écrivains de la civilisation agricole, Mauriac de même, tous deux grands bourgeois exemptés de soucis matériels, écrivant pour le plaisir des mots et de l'esprit.

Depuis l'instruction gratuite et obligatoire les écrivains, le plus souvent issus de la petite bourgeoisie, écrivent pour l'argent qu'ils escomptent tirer de leurs livres, et de moins en moins pour un statut social.

Depuis les débuts de la civilisation agricole nous habitions une haute culture des mots, signes abstraits qui permettaient de traduire, par approximation, la réalité humaine. Il y eut la tradition orale, le manuscrit. Puis vint la typographie et l'imprimerie industrielle qui permirent de diffuser et répandre ces mots, de les offrir à ceux qui savaient les déchiffrer. Plus il y avait de gens alphabétisés, plus les mots devenaient le canal utile de la commu-

(5a) Mais l'arrivée de la couleur ramène la télévision au 35 mm, où va le direct ?

(6) Ridicule et fier tout à la fois.

nication. A la limite la parution des livres aurait dû faire disparaître le professeur; il n'en fût rien, probablement parce que les schèmes mentaux humains ne suivent pas toujours des voies parallèles à celles des découvertes technologiques.

Cette culture du mot a privilégié en quelque sorte la littérature, où le mot sert de *signe* et non seulement à la communication; l'avantage de la littérature sur les autres arts, c'est qu'elle exprime plus justement la pensée de l'homme, jusque dans ses multiples possibles.

La littérature a vu, bien sûr, son monde grugé par les nouvelles sciences de l'homme, la psychologie d'un côté, les sciences sociales de l'autre, mais elle n'en demeurerait pas moins, réinventée par chaque lecteur dans la chaleur de son fauteuil, un outil privilégié de l'intelligence et de la fiction. Vint la télévision.

Quand vint la télévision ce fut, pour la première fois, une remise en question totale de l'imprimé⁽⁷⁾. La télévision bouleversait les données des communications comme l'invention de la typographie avait transformé la tradition orale. Car, comme la typographie, la télévision n'est pas un art, mais un canal de communication. Ce qui distingue l'un de l'autre, c'est que la typographie transmet un code de signes abstraits signifiants alors que la télévision, comme la peinture autrefois, est par définition naturaliste. L'image, par ailleurs, est plus facilement accessible, plus bêtement, pourrait-on dire, signifiante.

La première réaction des littéraires vis-à-vis de la télévision (une fois passée celle — stupide — du refus) fut de voir dans l'image « un nouveau langage », une nouvelle suite de signes (concrets !) à déchiffrer, à décoder, à mettre en relation. Dans la civilisation de l'image, disaient-ils, c'est l'image qui sera le moyen de communication privilégié. Ils tentèrent de voir une image pure, ce qui bien sûr n'existe pas, cherchèrent à faire des grammaires de l'image, qui auraient dû être des encyclopédies globales mais qui apparurent vite dissertations à propos de phénomènes beaucoup plus simples que ces auteurs ne les imaginaient⁽⁸⁾. Les plus intelligents comprirent vite pourtant que

(7) Et pourtant, depuis la télévision, on *lit* plus encore.

(8) Je ne parle pas de McLuhan qui tente plus simplement de sauver le christianisme par l'électricité.

l'image télévisée ne constituait pas un langage mais bien plutôt le support d'une parole. Au cinéma comme à la télévision, faire des images pures, c'est-à-dire sans références littéraires, serait nous ramener au temps heureux peut-être mais combien lointain des cavernes.

En fait, malgré la télévision, nous n'habitons pas une « civilisation de l'image » (voilà une expression fautive : car, plus profondément, notre civilisation technatomique est une civilisation des mathématiques et le cerveau électronique en est le plus bel enfant). On veut peut-être dire que nous habitons une culture de l'image, ce qui n'est probablement pas tout à fait vrai non plus, mais sûrement plus juste.

Par ailleurs, le livre a su se défendre par une modernisation de la typographie et de l'impression et, par le livre de poche par exemple, a su devenir accessible au grand nombre. Mais, l'écriture littéraire ne fait pas pour autant partie aujourd'hui de la culture populaire. La culture populaire a sa propre littérature qui va des comics books aux Reader's digest, en passant par la mode obligatoire du *changement* qui caractérise ces arts nouveaux de masses pour des masses qui peuvent — grâce à l'argent et l'école, — consommer et transformer.

Ainsi la littérature⁽⁹⁾ n'est pas plus à l'abri de la mort ou du suicide que la peinture et le théâtre. La poésie, par exemple, est devenue chanson, Vigneault et Brassens sont mieux connus que les grands poètes qui ont publié dix recueils. Et, en France, les romanciers du nouveau roman, à l'exemple des peintres non-figuratifs, ne veulent-ils pas faire du livre lui-même le sujet de leur écriture ? Ce jeu peut être oublié demain, mais aussi peut-il devenir le cul-de-sac du roman.

D'où l'on voit que chaque domaine des arts pratiqués au cours des civilisations précédentes a été renversé et bouleversé par l'apparition de la civilisation technatomique et de la culture des masses. *Nous sommes des mutants.*

C'est pourquoi il faut probablement prendre comme principe de rationalisation qu'il existe aujourd'hui *un marché de la culture*

(9) Le Xerox transforme l'économie du droit d'auteur, en littérature, comme le ruban magnétique en musique ou en télévision.

populaire et une économie de la culture ex-humaniste. Les créateurs passent d'une culture à l'autre ou, plus souvent, les oeuvres, elles, passent d'une culture à l'autre. Cela se fait dans les deux sens.

Marcel Dubé, dramaturge, appartenait à la culture au second degré. Marcel Dubé, scripteur de téléromans, est devenu auteur de culture populaire. Astérix, ou Tintin, bandes dessinées pour consommation dans la culture populaire, ont d'abord été achetées par les tenants de la culture au deuxième degré. Batman, né dans l'une des cultures, a été, après sa mort, valorisé par l'autre puis est retourné d'où il était venu. *Who is afraid of Virginia Wolf?* Théâtre d'abord pensé en fonction du groupe culturel plus limité, devient grâce à E. Taylor et R. Burton partie du bagage populaire. Albee, l'auteur, sans le star system, n'aurait jamais pu atteindre ce public.

Il n'y a plus six ou sept arts et seule une mince couche de la population intéressée (2.000 personnes à Versailles ?); il y a une culture primaire qui est une culture de masse dont le système de diffusion est le mass-média et qui un jour couvrira le monde; et, par ailleurs, une culture secondaire, dont l'enjeu en quantité de consommateurs est beaucoup moindre⁽¹⁰⁾ et donc, dont la rentabilité est souvent précaire; cette culture s'exprime par ce que j'appellerais des media plus intimes, le spectacle en salle, le livre à tirage limité, le film en salle d'art et d'essai, etc. . .

2. *L'avenir*

Quelles peuvent être les interdépendances et les interactions de ces deux cultures dans notre civilisation naissante ? Comment va évoluer le créateur et le consommateur dans chacune d'entre elles ? La culture de masse signifie-t-elle le déclin des cultures nationales ?

(10) Par rapport au passé, la culture secondaire est en plein éclatement. Au Québec, son public est d'au moins 100.000 participants. Quand H. Aquin disait qu'il ne voulait pas devenir écrivain parce que c'est « folklorisant » il oubliait que dans la civilisation nouvelle « culture is a business ». L'industrie de la culture peut rapporter autant — plus — que la sidérurgie. Le Québécois aura enfin une mine à exploiter et transformer sur place : lui-même, sa culture. Il y aura bientôt beaucoup d'argent dans « la culture ».

On ne peut imaginer que la culture de masse se trouve d'un côté de la scène et que celle au second degré occupe l'autre côté, et qu'entre les deux il n'y ait aucun dialogue, aucun échange.

Car c'est justement cet échange, dans les deux sens, qui fait la richesse et la nouveauté du phénomène culturel actuel.

Quand les peintres font du pop-art, c'est-à-dire quand ils intègrent à des tableaux des éléments bruts de la culture populaire (personnages, slogans, couvercles de boîtes, etc. . .), il y a échange du plus gros vers le plus petit. Quand les créateurs de la culture populaire puisent dans le pop-art, ou dans le costume de théâtre, la mode — *the fashion* — qu'ils imposeront pendant 18 mois au point où celle-ci sera fabriquée en série, envahira les rues jusqu'à saturation, il y a échange du plus petit vers le plus gros.

Mais ces échanges ne sont pas toujours évidents et il se peut qu'ils le deviennent de moins en moins dans les prochaines décennies, car la frontière entre les deux cultures, si elle est aujourd'hui apparente, et si elle s'apprécie quantitativement, disparaîtra peu à peu, à mesure que les populations auront accès à un enseignement supérieur.

Le monde de la connaissance, grâce aux réseaux de communications, n'est plus le seul fief de quelques privilégiés des universités ou des industries. Quand on songe que les U.H.F. mettent à notre disposition assez de canaux (70) de télévision pour que chaque discipline ait le sien propre . . . Cela veut dire que la télévision nous ramènera peut-être à des dimensions curieuses : nous habiterons un jour des villes et des continents dont nous connaissons aujourd'hui les dimensions physiques, mais dont les dimensions psychologiques seront ramenées à celles du village électronique où télévision et radio seront les commères, les palabres, les soirées au coin du feu, les maîtres d'autrefois.

Il reste à organiser, cependant, ces échanges, en attendant qu'ils deviennent naturels; il reste à organiser le processus qui ne fera jamais disparaître les deux cultures, mais agrandira la surface de contact entre elles.

Nous vivons sous régime libéral néo-capitaliste : cela entend que l'argent — principalement gouvernemental — investi dans les secteurs dits non-rentables (sécurité sociale) est toujours investi sous le signe de la culpabilité et de la parcimonie. Le monde du

commerce et nos gouvernants viennent à peine d'admettre que l'éducation (l'instruction publique) est un secteur d'investissement qui est productif à long terme, comme les routes par exemple. Le néo-capitalisme, dont le but premier est un profit tous les trimestres, a une curieuse tendance à la myopie. Or, la culture non-populaire est un secteur *non-rentable* comme la sécurité sociale et elle est aujourd'hui à ce titre victime du puritanisme économique⁽¹¹⁾.

La culture de masse, par ailleurs considérée comme un bien ou un outil de consommation, évolue de façon parallèle à celle de l'industrie, et dans le courant de la masse monétaire investie dans les secteurs dits de production. En régime capitaliste de type libéral la culture populaire, dans ses expressions les plus belles, dans ses chansons, dans ses danses, dans ses coiffures, dans ses vêtements, ses goûts culinaires, ses symboles sociaux, etc. . . , aura toujours un allié dans le capital.

La seule condition qu'y met le capital, c'est le profit, mais celui-ci est possible avec la loi du changement radical, imposé par les vastes canaux des mass-média, tous les 12 ou 18 mois. Jadis, la culture évoluait avec une lenteur « sécurissante », à la vitesse probable de deux changements par siècle. Ces changements se faisaient non seulement avec lenteur, mais encore comme le résultat naturel de l'évolution des membres d'une société. Les coiffes que portaient nos arrière-grand-mères étaient issues de leurs connaissances des fils et du tissage, et de leur instinct des formes. La culture populaire consistait en auto-consommation : produite par la masse des gens, elle était consommée naturellement par le même groupe.

Aujourd'hui, la culture populaire est fabriquée par des créateurs-producteurs qui non seulement mettent sur le marché des produits de culture, mais encore en calculent la durée, en programment l'utilisation (la mini-jupe n'est pas plus jolie, objectivement, que la robe longue (*grannie*) : c'est ce que nous réapprendrons dans six mois). Modesty Blaise, même ratée, en est aussi un exemple.

(11) Même en France où malgré André Malraux les budgets culturels sont les premiers sabrés.

D'où le secteur de la culture non-populaire, privé des mécènes de jadis et du mécénat de l'Etat capitaliste d'une part, sucé par les créateurs de la culture populaire d'autre part, risque de s'effondrer, de s'atrophier, de s'anémier. Ce n'est pas l'industrie qui va (un jour peut-être, mais ce jour est lointain) investir à long terme dans un programme cohérent d'assurance-santé pour la culture non-populaire. Si elle le fait aujourd'hui, c'est parcimonieusement, à travers des fondations, tout comme les gouvernements le font à travers les Conseils des Arts, mais les uns et les autres subventionnent surtout les arts classiques (ballet, opéra, théâtre classique) n'ayant pas encore pris conscience de l'éclatement culturel.

Pendant que l'auteur de culture populaire gagne sa vie à pratiquer son art, l'auteur de culture non-populaire se voit forcé de pratiquer son art après avoir gagné sa vie (dans des métiers souvent harassants). Rien n'a été prévu pour remplacer les revenus des grands bourgeois de jadis qui pratiquaient l'écriture par surcroît.

Que la culture au second degré, que les recherches de la culture non-populaire disparaissent, pensent certains, puisqu'elles ne sont pas immédiatement rentables. A court terme et dans l'optique néo-capitaliste, ils ont raison. Mais les expériences disons, des chimistes à l'emploi de la Compagnie Dupont ou des physiciens chez General Electric, ou des chercheurs du Centre fédéral des recherches scientifiques ne sont pas — non plus — immédiatement rentables : on les poursuit à long terme. Les investissements dans les recherches spatiales ne sont pas, non plus, rentables : mais on sait que ces recherches conduisent à des applications en médecine et en électronique dont nous bénéficierons.

La véritable question est donc de savoir si la culture non-populaire a besoin d'un *Centre de recherches* et d'un investissement à long terme, parallèle au secteur de l'éducation, qui assurerait aux créateurs de la culture populaire une réserve de signes et de mythes. Les pays socialistes ont déjà répondu dans un sens affirmatif puisque tous les créateurs y sont déjà des salariés de l'Etat. On pourrait objecter que dans notre économie la réponse pourrait être contraire.

Or il suffit, il me semble, de considérer la consommation effarante et insatiable que font les mass-media du bagage culturel

accumulé jusqu'à ce jour pour comprendre l'urgence de mettre sur pied de telles institutions. Nous serons bientôt à bout de mythologies.

Il ne suffit pas d'affirmer que les mass-media n'ont pas réponse à tout; il ne suffit pas de constater que la révolution technatomique est à peine amorcée : dans dix ans il sera trop tard. Et même si l'explosion des connaissances et l'apparition des techniques de diffusion provoquaient un ressac des intérêts, cela ne nous ramènerait jamais au siècle précédent.

D'autre part, la révolution technatomique universelle, l'apparition d'une culture populaire de consommation, et l'efficacité des mass-media ont sûrement sonné le glas des cultures nationales telles qu'on les concevait (les conçoit) hier.

Les outils des Incas et ceux des Eskimos étaient différents; de même, en Europe et en Asie pendant des milliers d'années, les peuples, puis les nations, eurent des technologies différenciées. L'apparition depuis le milieu du XXe siècle, d'une technologie universelle, basée sur une science partagée et dispersée, à mesure qu'elle progresse, à travers tous les continents, laisse prévoir que d'ici peu, les conditions climatiques étant prises en considération, il n'y aura à travers le monde qu'une seule technique. Celle-ci est, pour nous, aujourd'hui, inventée principalement aux Etats-Unis, mais c'est la même qui se développe de façon parallèle et en inter-dépendance, dans la Chine de Mao Tsé-Toung, en U.R.S.S., ou en Europe.

Parallèlement, la culture populaire, qui est principalement celle des biens de consommation, devient, avec des variantes à peine perceptibles, tout aussi universelle, à l'intérieur des blocs formés par les anciennes civilisations.

En fait, qu'est-ce qui distingue, au niveau de la technologie et de la culture populaire (il ne s'agit pas de folklore) un citoyen de la ville de Montréal et celui qui habite Philadelphie, par exemple, ou Toronto, ou Londres, ou Paris, ou Rome ? Rien, au niveau des *apparences*.

Certainement, tous ces hommes vont adopter les mêmes biens de consommation, et les mêmes façons de faire les routes, les ponts ou les gratte-ciels. Leur nourriture même n'est pas à l'a-

bri de cette uniformisation puisque l'explosion démographique entraîne une technologie de l'alimentation. La culture emmagasinée permet encore de distinguer, au niveau des styles et des couleurs, certaines caractéristiques nationales, mais quand on voit que des usines canadiennes fabriquent du meuble « suédois » par exemple, on peut se demander comment ce meuble restera suédois bien longtemps.

Il n'y a vraiment qu'un domaine intouché, à ce jour, par les événements dont nous parlons, *et c'est la langue*.

Le Québec est à ce point de vue un exemple original et un sujet de réflexion passionnant. Voici six millions de personnes qui en côtoient deux cent millions dans le continent américain. Le peuple québécois emprunte aux deux cent millions ses techniques. Il n'en peut être autrement : on voit mal le Québec se lancer, par exemple, dans le domaine des recherches spatiales; il n'a ni le réservoir d'argent ni celui des hommes (le québécois doit bien sûr investir dans les moyens de production, par voie de nationalisation ou en créant de nouvelles industries socialisées : mais c'est-là un programme économique qui suivra la conscience d'une identité). A ce niveau il inventera des techniques. Pourtant, même propriétaire de certaines de ces industries, le québécois ne conservera qu'une seule différenciation profonde : la langue. Pas même la religion ne le différencie, car il y a plus de catholiques romains aux Etats-Unis ou au Canada anglais qu'au Québec.

La langue devient alors son unique outil de culture, et le moteur d'une action politique, la justification de son originalité. Tout ce qui me distingue de mon voisin américain ou canadien, c'est que je parle français⁽¹²⁾, et lui anglais. C'est à la fois beaucoup et peu.

C'est beaucoup quand on sait que la langue est la base même des *structures psychiques et peut-être des institutions*. Les archétypes culturels que nous nous transmettons sont véhiculés principalement par le signe abstrait, ou le son, qui forme le mot : toute notre identité dépend, à compter du jour où nous utilisons les mêmes techniques et consommons les mêmes biens, du fait que nous parlons français⁽¹³⁾. Les écrivains québécois l'ont très

(12) Je ne parle pas du joual, langue de « transition ».

(13) Nous « interprétons » une civilisation par les structures linguistiques.

bien compris : il suffit pour vous en rendre compte de lire les revues et journaux, où, depuis cinq ans surtout, ce phénomène a été trituré, analysé, commenté.

Il peut y avoir des langues dialectales en voie d'extinction, celles qui seraient parlées par un trop petit nombre d'individus. Les autres langues, le français, l'anglais, le chinois, l'italien, l'espagnol, le russe, etc . . . , sont parlées par trop d'enfants pour qu'on puisse sérieusement en prédire la disparition. Et chacune de ces langues transportant son bagage affectif et culturel, on peut affirmer qu'il existera demain des cultures non plus nationales, mais linguistiques, qui seront les différenciations qui nous éviteront la monotonie. Cela est bien, car la monotonie non seulement engendre l'ennui, mais encore est-elle le tapis rouge qu'on déroule devant les dictatures.

De plus, ces cultures différenciées sont essentielles à la survie même de la culture populaire universelle, fruit de la technologie universelle : tout se passe en effet comme si, d'une part, les mass-media nivelaient les cultures indigènes ou nationales pour les remplacer par cette nouvelle culture universelle de masse mais que, d'autre part, parce que la loi profonde de ces mass-media est le changement, les spécificités nationales ou les mythologies indigènes seules leur assurent cette capacité de renouvellement sans lesquelles ils cessent d'être efficaces en tant que mass-media.

De là la nécessité de regroupements linguistiques et d'investissements en argent et en temps dans le domaine mythique, c'est-à-dire dans *les écritures*⁽¹⁴⁾, littéraires, cinématographiques, lyriques, sociologiques, etc . . . ; *qui font vivre une langue*.

Si la France avait connu, avant le Québec, la vague des biens de consommation, peut-être aurions-nous pu profiter de ses expériences et de ses réflexes. Malheureusement, nous avons, Québécois, les premiers dans le monde francophone, fait les frais de la révolution des techniques. Ceci posé, les Québécois ont autant besoin de la France, que les Français du Québec. Et s'il eût été impossible de communiquer jadis avec les 50 millions d'habitants qui peuplent l'hexagone et parlent notre langue, les

(14) Même ceux qui refusent d'établir des priorités dans l'aide à la culture admettent qu'il faut privilégier les écritures.

mass-media et la technologie nous en ouvrent aujourd'hui le chemin. Le monde se rapetisse ? Tant mieux : ceux qui parlent français seront plus près de nous.

Disons tout de suite que fort peu de Québécois, et certainement encore moins de Français, sont conscients de ce qui va nous arriver. Et que ce ne sera qu'à *civilisation égale* que nous pourrons nous comprendre : chaque fois qu'un français s'achète un réfrigérateur, il est plus proche de nous. Chaque fois qu'une québécoise lit « Elle », nous sommes plus près des français. Dans le monde de la langue française, la France seule peut développer en français des techniques de civilisation d'aujourd'hui : nous en avons profité à la Manicouagan et dans le métro de Montréal ; nous avons adopté, à l'intérieur du système linguistique français, des techniques modernes en Amérique. C'est là un autre aspect positif des échanges linguistiques.

conclusion

Au niveau de l'Etat la culture ne se crée, ni ne s'administre : elle se diffuse. D'ailleurs, une diffusion adéquate de la culture encourage, par sa propre dynamique, la production d'oeuvres qui autrement n'auraient jamais vu le jour. Ajoutons qu'une querelle entre les gouvernements d'Ottawa et de Québec à propos des responsabilités culturelles non seulement retarderait l'avènement de politiques dynamiques, mais encore serait profondément stérile.

Bien sûr un Québec socialiste et indépendant aurait (aura) l'avantage d'offrir aux citoyens du pays une culture *socialisée*. Mais l'Etat ne doit pas tellement se préoccuper de « qui doit produire quoi », plutôt de qui doit diffuser et où.

Tant que nous serons à l'intérieur de la *Canadian Confederation* (et pourquoi faire *comme si* alors que nous y sommes) les responsabilités culturelles du Québec seront *verticales*, celles du gouvernement fédéral seront *horizontales*.

Cela implique qu'au Québec l'on se préoccupera exclusivement de la culture de langue française et surtout des relations avec les autres pays qui pratiquent cette langue. Au niveau fédéral l'on investira dans les deux langues *également*, et non pas un tiers, deux tiers, sorte de justice distributive qui mène à la « mo-

saïque » canadienne, melting pot dont l'impossible est évident. Le fédéral devra en fait surtout assurer la diffusion réciproque — en traduction — des deux cultures.

Les responsabilités verticales du Québec sont les plus importantes, ce sont celles qui plongent en profondeur dans le milieu Québécois francophone; toute oeuvre créée en français l'est *d'abord* pour le Québec. Cela implique que le ministère des Affaires culturelles se donne les instruments de diffusion nécessaires : radio, télévision, librairies, quotas ou salles de cinéma, maisons de la culture, etc . . .

Le gouvernement fédéral a déjà, quant à lui, des organismes de diffusion horizontale (CBC, Radio-Canada, N.F.B., L'O.N.F., le Conseil des Arts, l'Imprimerie de la Reine, qu'il devra apprendre à utiliser dans une perspective des deux cultures égales, ce qui est loin d'être le cas aujourd'hui).

Mais les deux gouvernements doivent surtout diffuser et provoquer la création d'oeuvres vivantes en rapport avec la civilisation nouvelle et la culture des moins de 25 ans qui forment en 1967 *la majorité* des citoyens du Québec.

La culture bourgeoise classique a été transformée de l'intérieur. Les disciplines éclatent, les amateurs forment une sorte de nouvelle classe de production culturelle. D'autre part, la culture de masse contrôlée par le capital évolue malgré elle avec la scolarisation de plus en plus poussée des enfants et des adultes.

La culture au second degré cependant ne peut plus vivre sans être « nationalisée ». Cette responsabilité incombe au Québec qui, s'il investit 1 milliard de dollars par année dans l'enseignement, ne peut se contenter de quelques millions dans la culture. Sinon, les citoyens nouveaux seront des hommes scolarisés mais impuissants. Châtés. On aura coupé le filon.

Du monde matérialiste qui semblait dominer la culture des biens de consommation (à l'américaine) nous évoluons lentement vers un individualisme qui a comme premier souci le spirituel. Si nous sommes des enfants de Marx et de Coca Cola, notre grand-mère s'appelait Maria Chapdelaine et notre grand-père fut un Jésuite. Que seront nos enfants ?

La survie du Québec ne se peut concevoir que dans une saine économie de la culture qui implique un souci constant des trois participants : le *créateur* (dramaturge, poète, cinéaste, romancier, compositeur, peintre, sculpteur, etc.), le *disséminateur* (éditeur, musée, producteur, comédien, et tous ceux qui pratiquent les *performing arts* en général), et enfin le *consommateur*.

Une démocratisation réelle de la culture consiste à motiver et éduquer le consommateur, à subventionner les disséminateurs, à encourager les créateurs. Il ne faut pas croire que cela se puisse faire à *bon marché*. L'explosion de la culture a comme pré-requis évidents 1) de l'argent 2) des loisirs 3) une scolarisation adéquate. L'argent n'y est pas encore. Les loisirs sont le fruit du progrès technologique. La scolarisation est bien engagée. L'argent ? il faudrait 100 millions de dollars par année.

Car ce qui s'annonce au Québec, c'est un peuple jeune qui sera instruit, qui habitera une civilisation lui laissant des loisirs, ceux qu'il faut pour *transformer* une culture. Mais quelle culture ? Il n'y a pas encore, il n'y a pas à l'horizon, de culture québécoise et française. Ce qu'il y a à l'horizon, c'est la perspective de demeurer des colonisés dans l'âme, des gens de goût, consommateurs de cultures importées.

Ceux qui auront 20 ans en 1980 ne nous le pardonneront pas.

JACQUES GODBOUT